



José Domingues de Almeida

DE LA BELGITUDE À LA BELGITÉ
UN DÉBAT QUI FIT DATE



P.I.E. Peter Lang



José Domingues de Almeida

DE LA BELGITUDE À LA BELGITÉ

UN DÉBAT QUI FIT DATE



P.I.E. Peter Lang

Avant-propos

Si les écrivains belges ont toujours eu, comme il en va pour chacun, à se définir, implicitement ou explicitement, à un moment donné dans leur rapport à leur pays, la teneur de certaines affirmations, le traitement romanesque des faits ou l'évocation des lieux rendent compte soit d'une relation problématique, voire conflictuelle, à l'égard de leur patrie (de *l'ici*) – fût-elle mise en fiction –, soit d'une méfiance, d'un mépris ou d'une indifférence qui figurent l'étendue d'un malaise vécu, ou révèlent déjà le dépassement de certaines apories. Tel fut notoirement le cas au moment où la Belgique prit en mains la tâche difficile d'éclairer et de faire évoluer certaines de ses contradictions, moment qui est celui de la Fédéralisation progressive de l'État belge (1970-1990). C'est cet empan chronologique que nous voudrions éclairer dans ce livre.

La Belgique a souvent été définie, depuis son indépendance en 1830, – mais bien au-delà si l'on se réfère à l'histoire des anciens Pays-Bas –, en termes négatifs ou défectifs. Elle n'a pas toujours eu bonne presse chez les écrivains ou historiens français. Que l'on veuille bien se rappeler ces vers ironiques ou railleurs de Baudelaire sur le Royaume de Belgique coincé entre France et Allemagne comme un « non-État » tampon : « Qu'on ne me touche pas ! Je suis inviolable ! / Dit la Belgique. – C'est hélas ! Incontestable. / Y toucher ? Ce serait, en effet, hasardeux, / Puisqu'elle est un bâton merdeux »¹.

L'histoire des lettres belges de langue française s'est quant à elle inscrite à plus d'un moment sur le mode biaisé du déni profond et de la substitution, à un point tel qu'il est difficile de ne pas rattacher ce malaise aux liens que ces lettres tissent avec ce lieu, son histoire et l'usage de la langue même si d'autres paramètres propres au(x) champ(s) littéraire(s) de langue française entrent tout autant en jeu. Ce lien à l'Histoire n'est pas toujours allé de soi, le fait littéraire ayant été par

¹ BAUDELAIRE, Charles, *Les Fleurs du mal et autres poèmes*, Paris, Flammarion, 1964, p. 235. Cette attitude reflète l'image très positive que la France a d'elle-même, en tant que nation à vocation universelle, et qui se montre incapable de concevoir ce que Marc Quaghebeur désigne par « la multiplicité des histoires » ou encore « le droit à l'hétérogène ». Cf. QUAGHEBEUR, Marc, « Le soi et l'Autre. Variations congolaise, algérienne et belge », dans Y. Bridel, B. Chikhi, Fr.-X. Cuche et M. Quaghebeur (dir.), *L'Europe et les Francophonies. Langue, littérature, histoire, image*, actes du colloque de Strasbourg 2001 « L'Europe et les Francophonies, les Francophonies et l'Europe », Bruxelles, Pie-Peter Lang, 2005, p. 67-82.

De la *belgitude* à la *belgité*

exemple plus autonomisé à ses débuts, ou assimilé à la France de façon presque absolue par les signataires du Manifeste du Lundi (1937).

À cet égard, l'approche critique, et parfois même « scientifique », du fait littéraire belge est, à plus d'un titre, redevable à toute une génération qui « plonge »² et que l'histoire littéraire réfère à la notion de « belgitude » telle que Claude Javeau et Pierre Mertens l'ont forgée³. Ils voulaient exprimer à la fois leur difficulté et leur volonté d'être Belges. L'expression « belgitude » et le mouvement qu'elle porte furent trop vite rejetés et récupérés par l'establishment culturel d'alors.

Dans la foulée, plusieurs noms méritent une référence particulière étant donné l'apport critique et original qu'ils ont lancé dans le débat à un moment crucial. Un apport qui reflète un souci d'assimilation des atouts des sciences sociales et humaines et de la modernité esthétique. Il faut citer, entre autres, Marc Quaghebeur, dont les vues sur la réalité littéraire du « plat pays » se sont avérées clairvoyantes et prospectives.

En effet, à une époque où la Belgique se remettait en cause du point de vue institutionnel en laissant libre cours aux revendications identitaires de tous bords, et en mettant à nu, en agrandissant, voire en forgeant certaines des contradictions sur lesquelles elle était assise, il était plus que nécessaire de prendre « l'idéologie belgeoisante »⁴ à partie et de programmer des tâches urgentes de la critique et du politique : « Mieux vaudrait pourtant tenir compte d'une réalité complexe et ambivalente ; et tâcher de mettre en œuvre une solution conforme à sa dialectique »⁵.

Cette tâche traduit, comme l'a bien souligné Damien Grawez, dans un article d'une rare acuité, un renouveau de la réflexion historiographique attachée au corpus littéraire belge, fondée sur l'« analyse de l'ancrage culturel des pratiques d'écriture » en Belgique francophone.

Elle s'est, par ailleurs, inscrite dans « deux modèles de référence »⁶, incarnés par la thèse cohérente, persistante et quaghebeurienne, du « creux » et du « déni » comme de l'inadéquation, en Belgique, du modèle culturel et littéraire français ; et celle, non moins consistante, de

² QUAGHEBEUR, Marc, *Lettres belges entre absence et magie*, Bruxelles, Labor (« Archives du futur »), 1990, p. 11.

³ Cf. MERTENS, Pierre, Dossier « Une autre Belgique », dans *Les Nouvelles Littéraires*, n° 2557, 4-11 novembre 1976, p. 13-24 ; notamment l'article intitulé « Y a-t-il une "belgitude" ? »

⁴ QUAGHEBEUR, Marc, « Littérature et fonctionnement idéologique en Belgique francophone », dans *La Belgique malgré tout*, Revue de l'Université de Bruxelles, numéro composé par Jacques Sojcher, 1980, p. 520.

⁵ *Ibid.*

⁶ GRAWEZ, Damien, « Littérature et conceptions historiographiques en Belgique francophone », dans *Textyles*, n° 13, *Lettres du jour* (I), 1995, p. 111.

Jean-Marie Klinkenberg, Jacques Dubois, et d'autres chercheurs issus de la nouvelle génération universitaire. Celle-ci se fonde sur l'application pertinente et opportune au champ littéraire belge de catégories théoriques dégagées par la sociologie de la littérature et par l'approche institutionnelle du fait littéraire en général.

Cette dernière démarche met au service de l'étude de la spécificité des lettres belges de langue française des outils précieux et opératoires pour l'analyse des mécanismes régissant les rapports des écrivains francophones à leur langue d'écriture et à la France : (il)légitimité, instance légitimante, (in)sécurité linguistique ; phase centripète, centrifuge et dialectique, entre autres.

Ces deux modèles théoriques et scientifiques entendent, chacun à leur façon, « conférer une légitimité institutionnelle à l'étude des productions littéraires belges francophones »⁷ et constatent, moyennant deux méthodes distinctes, l'acuité du même malaise identitaire à l'heure de la « belgitude ». Nous les évoquerons tour à tour.

Les considérations de Damien Grawez suscitent cependant quelques remarques. Ce critique semble regretter le parti pris des *Balises* (1982), essai dans lequel Marc Quaghebeur aurait trop souligné le caractère « fondateur » de son discours revendicatif et dénonciateur dans le contexte de la génération de la « belgitude », ainsi que le pavé dans la mare qu'avait constitué la parution de ces mêmes *Balises*.

En outre, Grawez dénonce dans le discours théorique de Quaghebeur le caractère subjectif, ascientifique et mythique de certaines affirmations. Il leur préfère la prétendue « objectivité » sociologique avec laquelle l'École liégeoise aborderait et éclairerait les mêmes contradictions et la même complexité du fait littéraire belge⁸. Le propos cohérent de Quaghebeur n'en demeure pas moins un apport incontournable au débat. Qui plus est, Marc Quaghebeur parle en « acteur » à part entière de ce débat, et non en simple spectateur ; ce qui confère à ses vues une lucidité provenant de l'expérience.

À cet égard, la contribution majeure de Quaghebeur au numéro de *La Belgique malgré tout* s'avère une intervention critique digne de ce nom, capable de susciter véritablement le « débat de société »⁹ que l'ouvrage promettait de tenir. Lorsqu'un discours se veut foncièrement « prospectif », lorsqu'il touche aux fondements interdits de l'usage de la langue littéraire en leur cherchant des raisons socio-historiques ina-

⁷ *Ibid.*, p. 112.

⁸ Cf. GRAWEZ, Damien, « Littérature et conceptions historiographiques en Belgique francophone », *op. cit.*, p. 117.

⁹ Entretien avec Marc Quaghebeur, « Une arche inachevée », dans *Textyles*, n° 13, *Lettres du jour* (I), 1996, p. 141.

De la *belgitude* à la *belgité*

vouées, lorsqu'il prend parti pour les mouvances littéraires modernes, – l'« autre Belgique » marginalisée –, il perd forcément en objectivité « scientifique » ce qu'il gagne en efficace politique¹⁰.

Mieux vaut, dès lors, enrichir le débat par une pluridisciplinarité théorique et méthodologique rendant compte de la complexité du fait littéraire belge et de sa mise en perspective historique. D'autant plus que les diverses approches dégagent une périodisation et une caractérisation assez consensuelles des lettres belges francophones, de leur origine jusqu'à nos jours. C'est à cette périodisation que nous nous attarderons dans un premier temps.

Nous nous pencherons ensuite sur la problématique soulevée par l'émergence, dans les années 1970 et 1980, de la notion de « *belgitude* » en en rappelant les moments-clefs et les enjeux sociopolitiques. Nous concluons, avec la plupart des intervenants au débat, et quelque trente ans après sa tenue, à l'affirmation d'une littérature allant finalement de soi, ayant pleinement pris en charge et intégré les assises de son rapport à la réalité de l'*ici*.

¹⁰ Ce faisant, la méthode quaghebeurienne s'approche quelque peu, pour une « non-nation » marquée par le « creux », de la démarche psychanalytique, voire « mythanalytique » d'Eduardo Lourenço, pour ce qui est des relations de la production littéraire par rapport à l'histoire du Portugal, pays caractérisé, lui, par un « plein » identitaire.